

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5^{ème} étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4^{ème} étage et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais. »

Ainsi, elle allait devoir affronter le locataire du 4^{ème} qui ne manquait jamais de lui tenir la jambe lorsqu'elle le croisait parfois dans l'escalier, en allant faire les soins de Thérèse Le Grand, sa patiente du 5^{ème} étage. Ils étaient frère et sœur et habitaient l'un au-dessus de l'autre. Laurence savait, par Thérèse, qu'il était archéologue et que ses recherches l'amenaient à partir en mission de fouilles assez fréquemment. Elle n'en savait guère plus. La plupart du temps, elle ne restait que quelques minutes à son chevet. Elle était atteinte d'une sclérose en plaques difficilement soignable. Et puis, elle avait de nombreux patients et le temps manquait pour bavarder avec chacun. Avec un soupir d'agacement, elle ouvrit la porte et inspecta l'entrée de l'appartement plongé dans la pénombre. Se fiant à la disposition des lieux qu'elle supposait identiques à ceux de l'appartement du dessus, elle se dirigea vers la pièce du fond, résolue à ne pas se laisser retarder, mais intriguée par le fait qu'il semblait l'attendre. Mais non, voyons, se dit-elle- réfléchis ! il attend forcément quelqu'un d'autre. Son arrivée allait donc le surprendre.

- Bonjour ! Excusez-moi M. Le Grand, c'est moi, Laurence. Je me suis trompée d'étage ! dit-elle en pénétrant dans la grande pièce encombrée.

Assis à son bureau, dos à la fenêtre, il l'accueillit avec un franc sourire teinté de malice.

- Mademoiselle Fournier ! ça alors ! quelle surprise ! entrez donc ! je ne vous attendais pas, mais je suis ravi de vous voir. L'ascenseur est toujours en panne, je parie. Mais vous tombez à pic en fait. Vous alliez voir ma sœur. C'est ça, n'est-ce pas ?
- Oui, exactement. Je suis vraiment désolée. Je vous laisse.

Il se leva avec difficulté, s'appuyant fermement sur les accoudoirs de son fauteuil, tout en attrapant les béquilles placées de chaque côté.

- Mais non, pas du tout. Figurez-vous que j'attends un courrier très important depuis plusieurs jours et, lorsque vous avez frappé, j'ai tout de suite pensé que c'était le coursier. Ma sœur vous apprécie beaucoup, vous savez, dit-il en se dirigeant vers elle, à petits coups de béquilles. Vous êtes déjà allée au Proche-Orient, n'est-ce pas ? Elle me l'a dit. Il faut que nous parlions tous les deux, il est possible que j'aie besoin de

vous dans les prochains jours, j'ai un vrai problème sur les bras, mais je vous retarde.

Filez vite, Thérèse vous attend !

Légèrement décontenancée, Laurence acquiesça d'un sourire et tourna les talons vers la sortie. De quoi voulait-il lui parler ? Était-ce en rapport avec son métier d'infirmière ? Était-il malade ? Pourquoi avait-il parlé du Proche-Orient ? Il l'avait quasiment mise à la porte, la poussant gentiment vers la sortie et l'empêchant de formuler la moindre question. Un peu cavalier tout de même, ce Thomas Le Grand.

Au 5^{ème} étage, Thérèse l'attendait, le visage crispé par la douleur, un pauvre sourire aux lèvres. La coupe au carré de cheveux gris dessinait un cadre parfait pour l'ovale de son visage expressif. Après l'avoir saluée, Laurence prépara la seringue sans plus attendre. Aucune parole n'était nécessaire en pareil cas. Seul comptait le soulagement à venir. Elle resta quelques minutes pour vérifier les effets du calmant sur sa patiente qui avait fermé les yeux. C'était incroyable d'imaginer que cette femme d'une petite cinquantaine d'années, si diminuée par la maladie, ait pu un jour être grand reporter et faire autant de photos marquantes sur le conflit en Syrie. Plusieurs d'entre elles avaient fait la Une du *Jordan Times* entre 2012 et 2016. Thérèse et son jeune frère Thomas avaient vécu une grande partie de leur vie à Damas. Elle s'était passionnée pour la photo tandis que son frère avait opté pour l'archéologie. Des années heureuses, semblait-il, jusqu'aux événements de 2011. Dans son bureau, des photos d'enfants prises dans le camp de réfugiés syriens de Zaatari, au nord de la Jordanie, rappelaient la précarité d'une population obligée de s'exiler pour échapper aux bombardements de l'aviation syrienne.

Le visage rasséréné, Thérèse ouvrit les yeux et remercia Laurence d'un long regard reconnaissant. Elle était sa dernière patiente de la matinée, aussi prit-elle le temps de s'asseoir un moment. Le frère et la sœur étaient proches, c'était évident d'après ce que l'un disait de l'autre. Thérèse était-elle au courant des problèmes de son frère ? On pouvait supposer que oui. Elle lui raconta donc sa visite inopinée à l'étage en-dessous et les propos sibyllins de Thomas.

- En fait, je n'ai pas vu Thomas depuis qu'il a fait cette mauvaise chute de moto, il y a trois semaines. Une jambe dans le plâtre et tout s'arrête. Pour quelqu'un qui a la bougeotte comme lui, c'est une catastrophe, et, avec cet ascenseur en panne, monter un étage avec deux béquilles est impensable, évidemment. Moi-même je ne suis pas très vaillante non plus. Je sais seulement qu'il a appris il y a deux semaines le décès de Charles Fouchet, un des spécialistes de Petra avec lequel il travaille depuis plusieurs années. Fouchet a accumulé des documents sur le Qasr al Bint. C'est un temple situé à

l'extrémité du site de Petra. Vous connaissez Petra ? Non ? Ah, si un jour vous avez l'intention d'aller faire un peu de plongée sous-marine à Aqaba, qui est un endroit exceptionnel, il faut absolument y aller ! Je sais que vous ne prenez pas beaucoup de vacances avec tous les patients qui vous réclament, mais honnêtement, vous devriez.

Son téléphone vibra. C'était Thomas.

- Il vous demande, dit-elle, le sourcil droit en point d'interrogation.
- Vous venez demain, n'est-ce pas ?
- Oui, à demain Thérèse, ne vous fatiguez pas.

Quelques minutes plus tard, elle frappait à nouveau à la porte gauche du 4^{ème} étage, qui était entrouverte. Thomas se tenait dans l'embrasure de la porte du salon. Grand et sec, une allure juvénile et une silhouette qui évoquaient l'exercice et la vie au grand air. Plutôt séduisant, se dit-elle, *in petto*. Il se tenait au chambranle de la porte, sur une jambe, maintenant solidement son appui sur les deux béquilles.

- Décidément, vous êtes indispensable on dirait ! Venez donc vous asseoir. Je peux vous appeler Laurence ? Voilà ! j'ai vraiment besoin de vous !

Constatant le regard interloqué et le sourire en coin de l'infirmière, il se calma soudain, se cala tant bien que mal dans un fauteuil et posa ses béquilles.

- Mille pardons, vous devez me prendre pour un fou et vous avez raison. Je tourne en rond depuis trois semaines dans cet appartement et j'ai tant de choses à faire !
- Ah bon ? Et si vous commenciez par le commencement ? Que j'y comprenne quelque chose. Ce serait plus simple non ? Je vous accorde un quart d'heure et ensuite je m'en vais. J'ai passé une nuit blanche à compter les seringues, alors je vous écoute.

Abasourdi, il la regarda fixement pendant quelques secondes, incapable de répondre. Elle lui avait cloué le bec et du coup il revenait à la réalité. Il avait totalement manqué d'éducation, ne pensant qu'à son petit monde, troublé par la mort de son collègue. Elle avait raison. Chaque chose en son temps. De toutes façons, ce n'était pas avec ce genre de méthode que son projet allait aboutir.

- Je vous prie de m'excuser Laurence, je suis un peu sur les nerfs en ce moment, mais vous avez raison, ça n'excuse pas mes mauvaises manières. Pardonnez-moi. J'ai appris le décès soudain de mon ami Charles Fouchet, il y a deux semaines.
- Oui, je sais, votre sœur vient de m'en parler. Je suis désolée.
- Merci, c'est très gentil. Il va beaucoup me manquer. Nous travaillions ensemble depuis plusieurs années à Petra, et particulièrement sur le Qasr al Bint. Charles m'avait chargé de mettre en forme nos recherches communes pour la publication

prochaine d'une monographie, sur laquelle j'ai d'ailleurs déjà bien avancé. Il devait me faire parvenir ses derniers travaux que j'aurais dû recevoir déjà la semaine dernière. Il n'est pas très à l'aise avec l'informatique et préfère de loin les documents papier. Je sais bien que la Poste n'est pas totalement fiable en Jordanie, mais tout de même. Je crains surtout que Charles ait été empêché d'une manière ou d'une autre de me les envoyer ou qu'il ait tout simplement oublié. C'est possible aussi. J'ai eu un faux espoir cet après-midi quand vous avez frappé à ma porte. Je comptais passer quelques jours à Amman la semaine prochaine pour voir Marianne, la femme de Charles, qui doit être totalement bouleversée. J'en aurais évidemment profité pour l'aider à classer les documents sur lesquels son mari travaillait, mais ce stupide accident me cloue à Paris. Marianne est en ce moment à Amman, dans l'appartement qu'ils louent depuis des années près de l'IFRA (Institut Français d'Archéologie), et c'est là qu'il garde tous ses documents. Vous me voyez venir, je suppose. Voulez-vous m'aider ? Me servir d'émissaire ? Je vous offre l'occasion de passer quelques jours en Jordanie. Qu'en dites-vous ?

L'atterrissage en douceur et la chaleur sèche lui firent l'effet d'un baume, l'enveloppant tout entière. L'aéroport *Queen Alia* flambant neuf avait été inauguré en mars 2013 par le roi Abdallah II. L'architecte avait vu les choses en grand, semblait-il. Laurence fit la queue un moment pour obtenir son visa de tourisme et se dirigea ensuite vers la sortie, empruntant l'escalator qui descendait au grand hall d'arrivée.

Le chauffeur de l'IFRA l'attendait, muni d'une pancarte portant son nom : *Laurence Fournier*. Tirant sa valise, elle se laissa guider jusqu'à la voiture. On était en juin et la température extérieure était tout bonnement délicieuse.

Pendant le trajet de l'aéroport au centre d'Amman, elle se remémora les curieuses circonstances de son départ, les conversations qu'elle avait eu avec Thomas Le Grand et les directives précises qu'il lui avait données, après qu'elle eut finalement accepté de partir à sa place. Elle n'avait pas beaucoup hésité à vrai dire, Thomas avait été plutôt convaincant et surtout, elle mourait d'envie d'une escapade en Jordanie. Elle avait aussitôt contacté sa remplaçante habituelle et préparé ses bagages.

Il avait été très clair : elle devait retrouver, parmi les nombreux documents de Charles Fouchet, un dossier qui portait le nom : *Code Jordan*. Thomas avait ensuite appelé Marianne Fouchet pour la prévenir de l'arrivée de Laurence, lui demandant l'autorisation de la laisser chercher les précieux documents et celle-ci avait accepté de bon cœur. Il lui avait également

demandé instamment de ne pas le contacter. Il aurait de ses nouvelles par Gabriel Lambert, le directeur de l'IFRA.

Pour l'instant, Laurence savourait le dépaysement. Le balancement des palmiers dans la lumière dorée des réverbères, la gravité du chauffeur à grosse moustache noire, prudent et discret, les petites gargotes illuminées de guirlandes multicolores le long de l'autoroute.

Il allait la déposer à l'IFRA où elle logerait dans une chambre d'étudiant. Thomas s'était occupé de tout et lui avait même donné des dinars jordaniens pour ses frais.

Il était près de 21h lorsqu'ils s'arrêtèrent devant l'Institut. Gabriel Lambert l'attendait dans son bureau. Après les salutations d'usage, il la guida jusqu'à sa chambre lui promettant de la faire accompagner le lendemain chez Marianne Fouchet.

Prête de bonne heure, elle fit le tour de l'établissement, traversa le jardin intérieur embaumé de jasmin, remarqua l'important dispositif de sécurité autour du bâtiment, puis rejoignit le bureau du directeur qui l'attendait avec un café. Il la présenta aussitôt à un Jordanien de belle taille prénommé Ghazi, qui faisait office de factotum. Petites lunettes fines, moustache et grand sourire. Il comprenait parfaitement le français et semblait heureux de lui rendre service. Tout en bavardant, ils firent à pied le court trajet les séparant du domicile de Marianne Fouchet. Il la laissa à la grille après avoir sonné. Marianne, petite femme un peu ronde aux cheveux gris ramenés en chignon, lui ouvrit avec un pauvre sourire et la précéda jusqu'à l'appartement du 1^{er} étage, où une dizaine de cartons s'entassaient déjà dans un désordre impressionnant. Comment allait-elle bien pouvoir trouver le fichu dossier au milieu de ce capharnaüm ?

Marianne la fit aussitôt asseoir sur un canapé encombré, avant d'aller préparer un café dans la petite cuisine. Elle semblait fébrile et déboussolée, laissant échapper des souvenirs et des anecdotes personnelles sans se soucier d'être entendue, toute à son chagrin. De son côté, Laurence l'écoutait sans l'entendre, inspectant les étagères et les piles de documents qui s'accumulaient à même le sol. Il fallait qu'elle se mette sans tarder au travail. Elle n'avait que trois jours pour mettre la main sur le dossier *Code Jordan*. Le parfum du café à la cardamome envahit soudain l'espace et elle oublia un instant le but de sa présence. Marianne posa le plateau sur la table basse et lui offrit une tasse. Elles savourèrent en silence le breuvage parfumé.

- Alors, que voulez-vous savoir ? demanda Marianne en l'observant avec gentillesse.
- En fait, Thomas Le Grand m'a chargée de récupérer un dossier qui doit lui permettre de finaliser ses recherches. Il travaillait avec votre mari sur un des sites de Petra, le Qasr al Bint. Je sais simplement que le dossier s'appelle *Code Jordan*. Savez-vous si

votre mari l'a posté ou envoyé d'une quelconque manière à Thomas ? Je crois que c'est important. Bien sûr, je comprends votre désarroi et suis désolée de vous importuner dans un moment pareil, Thomas aurait souhaité venir lui-même évidemment, mais, comme vous le savez, il est incapable de faire le voyage.

- Oui, je sais. Mais je ne vois vraiment pas de quel dossier vous parlez. Charles me tenait au courant de ses recherches bien entendu, mais n'entrait jamais dans les détails. C'était un homme discret, vous savez. Discret et très apprécié de la communauté scientifique à Amman. D'ailleurs, j'ai eu énormément de visites depuis son décès. Heinrich Steiner il y a trois jours, par exemple. C'est un archéologue allemand installé à Amman depuis des années et qui s'intéresse de près aux travaux de mon mari. Vous savez que les archéologues gardent jalousement les résultats de leurs recherches. Une fois que les résultats sont publiés, ils appartiennent à tout le monde en quelque sorte. Certains préfèrent même ne pas publier. C'est curieux, mais c'est comme ça. Et puis Khaled, le bibliothécaire de l'IFRA, est passé aussi. Mais au fait, ils ont dû se croiser dans l'escalier, ce jour-là. Khaled paraissait très touché par la disparition de mon mari. J'ai été plutôt étonnée qu'il vienne jusqu'ici pour me présenter ses condoléances. C'est un garçon très introverti, vous savez, qui ne se lie pas facilement. D'ailleurs, certains chercheurs de l'IFRA se plaignent un peu de lui et ne l'apprécient guère, le pauvre. Il est resté un bon moment finalement. Bien entendu, je lui ai offert un café et je suis même allée chercher du sucre chez la voisine du dessous. Je n'en prends pas, vous comprenez. Du sucre, je veux dire. Nous avons bien sûr parlé de Charles. Et...
- S'il vous plaît Marianne, coupa Laurence, désespérée par le débit ininterrompu de son hôtesse, pourrais-je jeter un œil sur tous ces documents et voir si je mets la main sur le dossier qui intéresse Thomas ? Je n'ai pas beaucoup de temps, comme vous le savez sans doute, je reprends l'avion pour Paris à la fin de la semaine.
- Mais bien sûr, je vous en prie. J'arrête de vous embêter avec mes histoires. Allez-y, faites comme chez vous. Je vais continuer mon rangement dans la pièce d'à côté. Je vais quitter cet appartement dès que possible. Je n'ai plus de raisons de le garder malheureusement. Ah, j'oubliais, il m'a semblé qu'il manquait des plans et des dessins concernant Petra. Ils étaient dans une pochette plastique transparente. J'aurais juré les avoir vus il y a une semaine, mais impossible de remettre la main dessus. Et puis après j'ai oublié. J'ai commencé à remplir les cartons pour me vider la tête, vous comprenez ? Il faut dire que j'ai...

Laurence se leva, marquant ainsi sa détermination. Marianne comprit aussitôt et s'éloigna tristement vers le couloir. Troublée malgré tout par la logorrhée qu'elle venait de subir stoïquement, Laurence fit lentement le tour de la pièce qui servait à la fois de salle à manger, de salon et de bureau. Les murs étaient en grande partie couverts d'étagères. Elle tenta de répertorier à l'œil les chemises de différentes couleurs, anciennes ou récentes, les classeurs portant des dates. Elle mit de côté tout ce qui paraissait dater de plusieurs années et se concentra finalement sur trois piles à l'aspect plus neuf. Elle ne toucha pas à la dizaine de cartons déjà remplis qu'elle entreposa dans un coin, près de la porte, pour faire un peu de place, se disant qu'il valait mieux commencer par ce qui était visible.

Elle y passa la journée. Fatiguée et affamée, elle prit congé de Marianne qui lui proposa aussitôt de dîner avec elle le soir-même. Elle ne put faire autrement qu'accepter.

Elle passa le sas de sécurité de l'Institut grâce au badge que Gabriel Lambert lui avait confié le matin et se dirigea vers la bibliothèque de l'Institut. Peut-être pourrait-elle glaner quelques renseignements auprès de Khaled, le bibliothécaire. Elle ouvrit la porte sur une grande salle lumineuse et silencieuse. Deux personnes, penchées sur leur ordinateur, ne l'entendirent pas entrer et restèrent concentrées sur leur écran. Elle aperçut le bibliothécaire, assis dans un bureau vitré, attendant à la grande salle.

Il leva les yeux vers elle et se leva aussitôt, l'œil interrogateur.

- Mahraba ! Bonjour ! Que puis-je faire pour vous ?
- Bonjour ! Je suis de passage à Amman et je m'intéresse à Petra. Pourrais-je consulter les documents que vous avez ?

Afin de crédibiliser sa demande, elle tint en évidence le badge qu'elle portait autour du cou et le regarda avec attention. Il avait pâli, elle en était sûre. Fébrile, il quitta son bureau tout en l'assurant qu'il allait lui fournir immédiatement tous les documents nécessaires.

Au cours des conversations préparatoires à son voyage, Thomas avait évoqué longuement le comportement bizarre, voire suspect, de Khaled. Peu enclin à se mêler au groupe des chercheurs, mais curieux de leurs travaux, il suivait assidûment les conférences organisées par l'IFRA. Conférences qui rendaient compte, de façon fragmentée bien sûr, de l'état des recherches de chacun. Professionnellement irréprochable il provoquait malgré lui une sorte d'antipathie générale. Elle remarqua le tapis de prière posé sur le dossier de son fauteuil. Il pria donc dans son bureau. Était-il seulement un croyant pratiquant ou bien un potentiel islamiste ? Son imagination lui jouait sans doute des tours.

Elle ne put s'empêcher de penser à ce que Marianne venait de lui raconter. Cette rencontre soit- disant fortuite entre Khaled et Heinrich Steiner était-elle une simple coïncidence ?

Thomas lui avait également parlé de Steiner, personnage incontournable dans le milieu archéologique jordanien. La cinquantaine bien tassée, le visage buriné d'un homme de terrain, trapu et musculeux, il portait en permanence un feutre semblable à celui d'Indiana Jones qui le situait aussitôt dans tout groupe social. Sans être caricatural, il détonait cependant au milieu de ses collègues internationaux, plus sobres.

Khaled et Steiner doivent se connaître, pensa-t-elle. Khaled est passé il y a trois jours à l'appartement des Fouchet. Marianne lui parle des derniers travaux de son mari qu'elle est en train de mettre de côté. Elle sort quelques minutes, le laissant seul. Il en profite pour subtiliser les planches de dessins et les notes manuscrites que Marianne a glissé dans une pochette transparente. Il sait à qui les vendre. A Heinrich Steiner qui s'intéresse depuis toujours aux travaux de Charles Fouchet. Khaled et lui se rencontrent au cours des conférences organisées par l'IFRA. Heinrich, comme la plupart des archéologues en poste à Amman, manie l'arabe aussi bien que l'anglais. Pourquoi pas ?

Elle s'installa à une table avec les documents qu'il lui avait apportés et échangea des sourires avec les deux chercheurs. Elle feuilleta avec curiosité tout ce qui concernait la période nabatéenne. Le planning concocté par Thomas, prévoyait une troisième journée de recherche chez Marianne, puis, avec ou sans le fameux dossier *Code Jordan*, elle rentrerait à Paris. Petra et Aqaba seraient pour une prochaine fois.

Elle redéposa la documentation sur le comptoir du bibliothécaire avec un sourire et quitta la pièce. Elle avait juste le temps de prendre une douche et de se changer pour le dîner.

Le lendemain, elle était prête à continuer ses recherches, ne doutant pas qu'elle allait finir par mettre la main sur ce fichu dossier. Cette fois, elle commença par les cartons entassés près de la porte, les vidant les uns après les autres de manière systématique, et passant en revue ce qu'ils contenaient. Une tâche ingrate sans grand intérêt, mais à laquelle elle s'appliquait malgré tout. Marianne se faisait discrète et lui apportait de façon régulière du café et des gâteaux secs aux fruits confits ; décidément, tout était bon ici. Machinalement, elle empilait les dossiers et s'efforçait en même temps de mettre un semblant d'ordre dans le fouillis qu'elle avait trouvé la veille en arrivant. Aucune note manuscrite ou étiquette n'évoquait le *Code Jordan*. Elle avait tout vérifié, tout feuilleté, tout classé, en vain.

Le soir tombait. Il était temps de rentrer. Elle était décidée à reprendre ses recherches de bonne heure le lendemain, dernier jour avant son départ. La détresse et la gentillesse de Marianne l'avaient touchée et elle l'embrassa. Elle dut accepter un sac qui contenait un reste de *mansaf*, un plat d'agneau et de riz, et une part de *knafeh*, une pâtisserie à la pistache. De

retour à l'IFRA, elle fit réchauffer son dîner improvisé au micro-ondes et s'installa dans la petite salle commune. Elle se coucha aussitôt.

La journée suivante n'apporta aucune surprise. Le dossier restait introuvable. Seul résultat positif, la pièce paraissait maintenant plus aérée et retrouvait ses proportions. C'était déjà ça. En quittant Marianne, elle lui promit de lui donner des nouvelles, dès son retour à Paris.

Gabriel lui avait réservé un taxi pour l'aéroport. Il était minuit et l'avion ne décollerait qu'à 1h30.

Dans l'après-midi, Gabriel Lambert avait glissé un message sous la porte de sa chambre. Message plutôt laconique qui disait : « Dès votre arrivée à Paris, rendez-vous chez Thérèse au 5^{ème} étage. A bientôt. Bon vol. » Pourquoi chez Thérèse et non chez lui ? Elle s'efforça de ne pas penser à une possible détérioration soudaine de l'état de santé de sa patiente et se concentra sur les informations qu'elle avait récoltées ces derniers jours. Son esprit vagabondait, mêlant subtilement déception et plaisir. Inconsciemment, elle souriait.

Après un vol sans histoire, elle sortit rapidement de l'aéroport et attendit à l'extérieur son tour pour un taxi. Une heure plus tard, elle pénétrait dans l'immeuble de la rue du Manoir et constatait avec soulagement que l'ascenseur avait été réparé. Elle monta au 5^{ème} étage et sonna à la porte gauche.

Thomas vint lui ouvrir et l'accueillit avec un grand sourire.

- Bonjour chère Laurence ! Entrez, je vous en prie ! Thérèse vous attend. Elle sera heureuse de vous revoir !

Sachant pertinemment que le fameux dossier *Code Jordan* était resté introuvable, elle se demanda ce que signifiait cet accueil chaleureux et longea le couloir sans répliquer, jusqu'à la chambre. Maintenu par deux oreillers, Thérèse était étendue, le visage souriant. Laurence s'approcha d'elle et lui serra les deux mains, rassurée sur son état de santé, pendant que Thomas s'affairait déjà dans la cuisine, claudiquant, cette fois, avec une seule béquille. Bientôt un puissant parfum de café lui rappela qu'il était très tôt et que sa nuit avait été courte. Elle s'assit et écouta Thérèse lui raconter sa semaine. Visiblement, elle attendait Thomas avant de l'interroger sur son séjour jordanien.

Il revint la cafetière à la main, servit les trois cafés, lâcha sa béquille et s'assit sur le bord du lit.

- Vous êtes bien silencieuse, chère Laurence ! Dites-moi, tout s'est bien passé, n'est-ce pas ?
- Eh bien, je ne crois pas, non. Je n'ai pas trouvé votre fameux dossier. Pendant trois jours, j'ai absolument tout fouillé dans l'appartement de Marianne Fouchet, mais

impossible de mettre la main sur ces documents. Je suis désolée, vraiment. Par contre, je sais que Khaled, le bibliothécaire, et Heinrich Steiner se sont croisés chez Marianne. Elle s'est finalement souvenue qu'à ce moment-là, elle mettait de côté des plans et des dessins, ainsi que des notes manuscrites concernant le Qasr al Bint et qu'après leur visite, elle ne les avait plus retrouvés. Mais je ne suis pas certaine qu'il y ait un rapport. J'ai l'impression qu'elle est un peu déboussolée et qu'elle a tendance à oublier certaines choses.

- OK, je comprends. Rassurez-vous, vous avez fait tout ce qu'il fallait. Depuis des mois, nous suspectons Khaled de fournir des informations à Steiner. Nous le soupçonnons aussi de faire partie d'une cellule dormante islamiste, et votre impression corrobore la nôtre, mais, sans preuve formelle, nous ne pouvons rien faire. Au fait, nous avons une surprise pour vous. J'espère que Thérèse ne vous a rien dit pendant que je préparais le café !

Il se leva et tendit le bras vers l'enveloppe en papier craft sur la commode.

- Voulez-vous bien ouvrir cette enveloppe ? Je sais , elle ne vous est pas destinée, mais elle vous concerne tout de même. Allez-y !

Elle devinait ce qu'elle allait découvrir à l'intérieur. Une chemise brune avec le titre : *Code Jordan*.

- Je m'en doutais, dit-elle simplement.
- Cette enveloppe est arrivée chez Thérèse par la valise diplomatique, juste avant que vous ne partiez pour Amman. Chez Thérèse, et non chez moi. Nos initiales sont identiques et elle a été déposée par inadvertance dans sa boîte aux lettres. La femme de ménage qui se charge de son courrier l'a déposée ensuite sur le bureau de Thérèse où elle est restée en attente plus d'une semaine. Je l'ai trouvée seulement hier soir en venant la voir. L'ascenseur a été réparé, vous avez vu ?
- Oui. Effectivement. Alors, j'ai fait tout ça pour rien, n'est-ce pas ? Et maintenant ? Il se passe quoi ?

Elle semblait perdue. Sa mission, comme elle l'appelait, était terminée, et elle se sentait vide tout à coup. Mais la voix ferme de Thomas la ramena soudain à la réalité.

- Je dois maintenant vous avouer une chose, Laurence, Charles Fouchet faisait partie de la DGSE et je le secondais. Le dossier *Code Jordan*, qu'il m'a donc finalement fait parvenir avant son décès, contient des informations confidentielles sur les activités extra-professionnelles de Khaled, que nous soupçonnons d'activisme religieux, comme vous le savez maintenant. Vous avez montré des capacités étonnantes,

Laurence, en acceptant de me remplacer au pied levé en Jordanie. Vous êtes intelligente, discrète et déterminée. Vous avez le profil idéal. Une mission, sous couvert d'une ONG, vous intéresserait-elle ? Vous pourriez continuer d'exercer, et en même temps nous rendre de grands services. Qu'en pensez-vous ?